

ALLÈGEMENT LINGUISTIQUE... ALLÉGEANCE POLITIQUE

Critique / Essai

Alain Borer

De quel amour blessée
Réflexions sur la langue française

Gallimard, 2014
352 pages – 22,50 euros

Lorsqu'il inventa le terme de « français », au milieu des années soixante, Etienne combattait l'infestation de la langue française par le lexique anglo-américain. L'ouvrage agaça les « modernes » autoproclamés, avant que les années Giscard ne les portent au pouvoir ; peut-être contribua-t-il néanmoins à la salutaire prise de conscience d'un phénomène inquiétant. La loi Toubon, une vingtaine d'années plus tard, traduisit à sa façon certaines des déplorations d'Etienne.

Ce fragile et tardif barrage contre l'Atlantique s'est lézardé ; il est aujourd'hui en cours de submersion. L'ouvrage d'Alain Borer en propose une chronique terrifiante et terrifiée, brillante et sombre, solaire et crépusculaire. Amoureux des paysages, et de leur cartographie poétique dans l'œuvre de Rimbaud, l'auteur invite au plus subtil

des voyages dans l'espace et le temps de la langue française. Pas une croisière, plutôt une aventure terrestre, poétique et politique : lire Borer, c'est prendre le maquis, une fleur de rhétorique au coin des lèvres.

D'une délicieuse érudition littéraire et linguistique, l'ouvrage ne verse jamais dans les facilités d'un genre parfois convenu – celui de certaines « défenses et illustrations de la langue française » infatuées, qui cultivent l'aigreur pour réserver les coquetteries aux coteries. La manière de Borer est toute autre : combative, opulente et généreuse. Ce n'est pas aux salons qu'il s'adresse, mais à la Nation – Rimbaud obtint le premier prix du Concours Général de latin, et s'embrasa pour la Commune de Paris ; il aima donc deux fois la France. Pour rendre sensible la gravité de notre nouvelle capitulation, Borer choisit une autre date : « imaginez un Azincourt lent. Pendant cinquante ans... Avec cette nuance qu'il ne s'agit pas d'une invasion (il n'y a pas d'ennemi), mais d'un envahissement (il y a oubli de soi) ».

Nos lignes sont percées, de toutes parts : « la dé-nomination, c'est-à-dire la substitution pure et simple de mots anglo-saxons à des mots français disponibles de longue date » accompagne une « désinvention », depuis que « la fabrique des mots français

est fermée ». Parce qu'il refuse de céder à cette coupable paresse, Borer usine alors ses propres concepts, tel celui de « silure américain », vorace poisson lexicophage qui « cannibalise les paradigmes et siphonne non pas un mot mais toute une chaîne de mots français ». C'est ainsi que l'argot bancaire américain dévore la poésie d'abord, et finalement toute intelligence de la langue : « Cash absorbe les expressions 'sans détour', 'face à face', et une foule d'adverbes ('directement', 'franchement', 'aussitôt') ».

Exit le français ; exit même le globish, voici donc l'englobish : un « néolatin délocalisé qui se propage avec la mondialisation et que la mondialisation développe en retour, en même temps qu'il est signe de déculturation généralisée ». Les stratégies impériales visent à faire ployer plutôt qu'à occire ; c'est pourquoi l'allégeance des gouvernants nationaux lui est plus utile, et moins coûteuse à tous points de vue, que l'ordinaire brutalité. La chronique des reniements et allègements langagiers, soigneusement tenue à jour par Alain Borer, est donc ipso facto celle de notre servitude. Et l'auteur de dénoncer la soumission au fait accompli linguistique, donc politique : « le 'Réal' s'impose ? Tel fut toujours l'argument collabo : 'on ne pouvait pas faire

autrement'. Ce que l'on appelle le 'Réal', dans l'ordre du Symbolique, est toujours capitulation imaginaire. Le réel ne s'oppose pas à l'irréel ni au rêve, il s'oppose au courage ». Lorsque Giscard, tout juste élu, baragouine en angloïde, il ne « manque pas seulement au patriotisme, qui est une vertu (...), mais à un ensemble vaste et profond de représentations qui forment une civilisation, qui le constitue et qu'il ignore profondément » – ajoutons, avec Borer, qu'il outrage aussi la langue anglaise.

À ceux que tenterait une version optimiste de la résignation – nous les entendons dire que ces péchés sont véniels, car ils n'entachent que la langue – cet ouvrage impeccable répliquera que la faute est mortelle. Car non seulement le Réel n'échappe pas à l'ordre symbolique, mais il lui doit sa structure – un jardin à la française, c'est encore de la grammaire. Lorsque la friche le menace, cherchons qui souffle le vent mauvais : « ce sont eux, les prochains collabos victorieux, déjà aux affaires, les fédéralistes européens, qui réussiront cette apothéose, la disparition de l'État (accordant un statut de langue régionale à la langue française détériorée) ». Ectoplasme et métoplasme : rime riche, mais pauvre politique.

Abdel Watan

